

PARCOURS DU PATRIMOINE

Des paysans à l'atelier

Patrimoine coutelier de la
montagne thiernoise

Puy-de-Dôme





Puy-de-Dôme
Des ouvriers
dans la montagne
Patrimoine coutelier de la montagne thiernoise

Thiers, la coutellerie « commune et semi-fine »

La pratique coutelière à Thiers et dans la montagne est ancienne : l'église Saint-Genès de Thiers comporte, dans sa partie datée du XIII^e siècle, des meules de grès ayant servi à « l'émouture² », et remployées comme matériau de construction. Les archives de Thiers portent mention du paiement du droit de Leyde perçu sur les fers et les aciers au titre des couteaux dès 1336.

Thiers et sa montagne ne sont pas les seuls centres couteliers de France ; mais à chaque époque où l'on fait mention de Thiers, de Langres, de Nogent, de Châtelleraut ou de Paris pour ne citer qu'eux, Thiers chaque fois produit plus, emploie plus d'ouvriers, travaille plus vite, diffuse plus loin... et produit moins cher. La montagne thiernoise en elle-même participe de cette image. Pour exemple, le village d'Arconsat, qui se retire en 1743 de la Jurande, cette organisation de maîtres fondée pour garantir la qualité et l'exigence du travail coutelier, afin de recouvrer sa liberté ; en 1771, une enquête confirme : aux quinze chefs de fabrication rencontrés à Arconsat, s'ajoute une « quantité très considérable d'ouvriers inférieurs fabricant de la coutellerie au plus bas prix ». Exportée, la coutellerie thiernoise et de la montagne est qualifiée, chaque fois ou presque, de

Saint-Rémy-sur-Durolle,
bourg : l'atelier Coupérier-
Coursolle.

*Avec le beau temps vient la revanche
Les patrons n'ont pas fini de trotter
Et de battre la campagne
De chez Foraud à chez Té
Et quand nous arrachons nos patates
Le foin et tout le travail
Nous abandonnons « la conscience¹⁷ »
Nous ne sommes plus couteliers*

Les archives départementales du Puy de Dôme gardent ainsi la trace de la crise de 1874, *produite par la stagnation des affaires commerciales¹⁸*, mais on y précise : *quant aux ouvriers de la campagne, ils sont occupés en ce moment aux travaux de l'agriculture, et ont moins à souffrir.*

Pour ces hommes habitués à vivre de leurs terres, l'argent gagné à travailler à la pièce servira à consommer : Marc Prival¹⁹ évoque ainsi Antoine Chastel, forgeron aux Joannis, qui descendait ses lames à Thiers, où il trouvait monnaie et commerces lui permettant d'acquérir de la viande de boucherie, et de rompre avec la seule viande de porc que lui procurait son élevage.

Cette monnaie cependant n'est pas abondante : le double statut d'ouvrier-paysan fait des habitants de la montagne thiernoise des ouvriers bien mal payés. Au XIX^e siècle, Camille Pagé²⁰ compare les salaires : à Thiers, les forgerons, les émouleurs, les monteurs, gagnent près de 30 % de plus qu'à Saint Rémy. La différence s'explique : non seulement le travail

Viscomtat, la Malaptie : les baies de l'atelier, intégrées dans le bâti vernaculaire.



de la montagne est « complémentaire » d'un autre, mais en plus, les femmes y sont nombreuses à prêter main-forte... et leur salaire est bien inférieur. Leur sort du reste est d'autant plus difficile que, remarque Suzeau dans les *Lettres sur l'hygiène*, les femmes de la montagne « cumulent les charges les plus pénibles. Il faut qu'elles soient ménagères, ouvrières au polissoir ou dans les champs, et nourrices »

L'organisation du travail

Une fois établi ce portrait des ouvriers de la montagne, il reste bien difficile de les dénombrer avec exactitude. Dans les traces écrites, l'on se heurte rapidement à ce caractère d'« activité complémentaire ». Les industries ne salarient pas, les paysans monteurs ne sont pas artisans, bref, ils n'existent nulle part, et les dénombrements sont hasardeux.

Encore faut-il, maintenant, distinguer les rangs entre eux.

Pour isoler, d'abord, les émouleurs : pour la plupart, ils échappent à ce qui est dit jusqu'ici. Soit que la pénibilité de leur charge soit trop grande, soit qu'elle soit mieux considérée, les émouleurs sont des



La Monnerie-le-Montel,
la Grande Roulière : l'atelier
de M. Affaire, émouture.

Reconnus, défendus, admirés, réunis dans les rouets bâtis sur la Durolle et la Semaine, les émouleurs ne sont pas difficiles à trouver. Pour qui veut avoir une idée véritable de la coutellerie dans la montagne, reste donc à tracer la géographie des autres rangs.

Les forgerons, d'abord. Ils sont le premier rang, sans eux, pas de lames. Auprès des charbonniers de la montagne, ils trouvent leur combustible. Les forges sont domestiques, petites constructions souvent disjointes de l'habitation, on en signale, au début du XX^e siècle, de nombreuses aux Pins, commune de Saint-Rémy (où les charbonniers déjà régnaient au XV^e siècle), mais surtout à Larmentier (Palladuc), où l'on a dénombré jusqu'à 40 forgerons entre 1900 et 1936. C'est donc récemment que la forge domestique est supplantée par la forge industrielle, même si dès le XIX^e siècle, avant même l'apparition des marteaux pilons à Thiers en 1885, on déplorait déjà l'exode : *Il est un village de la commune de Celles où tous les habitants sont forgerons et propriétaires ruraux. Quelques uns d'entre eux, attirés vers la ville par le désir du confortable et du luxe, ont quitté le foyer paternel, afin d'imiter ceux de leurs camarades qui se sont enrichis*²².

Saint-Victor-Montvianeix,
Duzelier : l'atelier de
M. Barge, ancienne forge
encore en place en 2007.



Compter les grandes fenêtres...

Pour les autres rangs, ni émouleurs près des rivières ni forgerons avec des fours, c'est plus complexe encore : les opérations à domicile ne requièrent, finalement, que du mobilier : archets à percer, frottes à mains, marteaux, tables... autant d'objets qui disparaissent, sitôt l'usage passé, et ne laissent pas de traces.



Ce que nous apprennent les fenêtres

L'attention portée aux « vannes » permet de préciser ce que les historiens pressentent, et ce que chacun ici raconte.

Une première chose, d'abord : l'histoire qui voit se succéder des périodes bien distinctes, repérées, où un modèle finit à l'avènement de l'autre, n'existe pas, et ici encore moins qu'ailleurs.

Lorsque certaines usines ont amorcé la découpe à froid, l'on trouvait encore, à Palladuc par exemple, au lieu-dit Larmentier, des forges artisanales. L'échelle des commandes, l'éloignement des routes, les besoins d'ouvriers encore

Vollore-Montagne, le Verdier : atelier de M. Marret : les meules sur l'arbre de transmission.

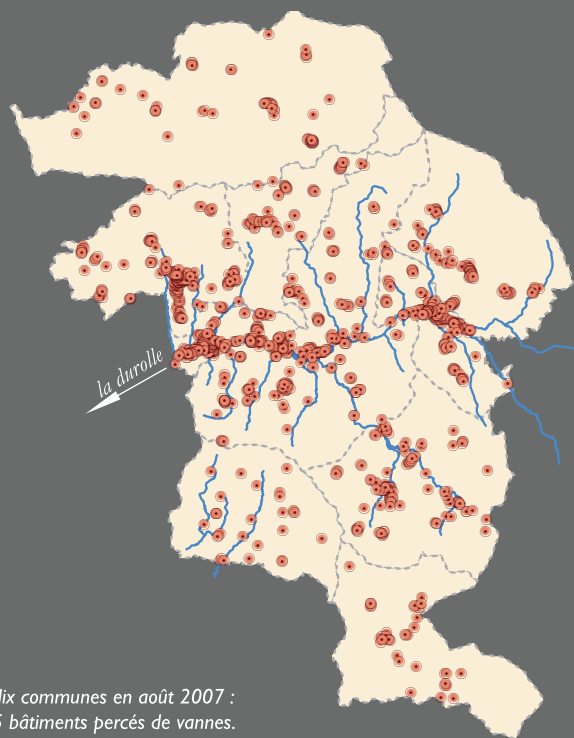
Celles-sur-Durolle : atelier à Lachaix, 2007.

Ici la forge a perduré, quand derrière la plupart des vannes on ne trouve aujourd'hui que des ateliers de polissage.



L'enseignement des cartes

Reportés sur la carte des communes, les lieux encore aujourd'hui percés de « vannes » sont éloquentes sur l'ampleur du phénomène. Les entités vues sont petites et nombreuses, c'est l'identité même de ce territoire. La coutellerie y est dispersée : lors d'un recensement en 1936, on comptait à Saint-Rémy 45 entreprises employant du personnel salarié, mais une seule réunissait alors plus de 50 ouvriers. A la Monnerie, dans le même temps : 40 entreprises dont une seule de plus de 20 ouvriers, 200 artisans travailleurs à domicile, 3 forges réunissant chacune de 15 à 20 personnes. C'est un paysage alors bien différent de celui de Thiers, peuplé d'usines, et de grands regroupements : cette même année 1936, on y comptait une entreprise de plus de 200 personnes, 3 entre 50 et 100, 18 de 20 à 50 et 38 de 10 à 20.



Les dix communes en août 2007 :
1125 bâtiments percés de vannes.

Mais on peut lire aussi sur la carte la pertinence des frontières de cette « montagne thiernoise » : aux franges du territoire, les bâtiments se modifient, les « vannes » se font plus rares. Autour de la Durolle, et de ses affluents, se concentre l'activité ; elle s'égraine lorsque l'on rejoint les hauteurs, et bientôt, aux limites d'Arconsat, le travail du bois devient dominant ; aux limites de Vollore-Montagne, la vigne s'impose : dans plusieurs bourgs – Lodigerie, Le Sopt, Archimbaud - plus aucune trace, soudain, des baies rectangulaires. Dans les hauts de Saint-Victor-Montvianeix, les ateliers de couteaux laissent la place aux verreries. Dans plusieurs lieux, enfin, lorsque les fermes sont importantes, imposantes, laissant à penser que les paysans y ont plus de terre, et plus de ressources, on rencontre bientôt des lieux qui ne sont plus qu'agricoles.



Progressivement, dans la première moitié du XX^e siècle, les ouvriers à domicile vont grâce à elle pouvoir mécaniser leur poste, fabriquer des machines individuelles, que l'on retrouve aujourd'hui derrière les « vannes ». Chacun va employer sa capacité à inventer pour soi les outils que requièrent son tour de main, ses habitudes, et l'alternance de commandes souvent très différentes entre elles.

Tous, autour de l'énergie.

Mais en attendant que tous puissent à domicile bénéficier de l'énergie nouvelle, s'effectuent des regroupements « en bas », là où plus rapidement l'électricité parvient. On se groupe, sur le modèle des rouets, autour de l'énergie. Des usines naissent, de plus grande ampleur que celles apparues jusqu'alors. De cette « descente » de l'activité au plus près de l'électricité vient la plus grande concentration de linteaux IPN sur les « vannes » dans les bourgs, là où de telles percées, postérieures aux années 1920, sont presque totalement absentes du territoire de Sainte-Agathe...

Saint-Rémy-sur-Durolle,
les Jurias.



Chabreloche, usine Emile Cotte : le tableau électrique.



La Monnerie-le-Montel,
bourg : le linteau de la
« vanne » est un IPN
courant sur toute la façade.

Les usines bâties ne remettent pas en cause la parcellisation du travail, juste son éparpillement ; de Oliveira²⁸ formule ainsi : *l'électricité a fait entrer les ouvriers de la fabrique en qualité d'estampeurs, de découpeurs, d'émouleurs, de polisseurs et même assez souvent de monteurs.* Mais l'énergie sans doute, justifiant ces déplacements massifs, n'explique pas tout : comment comprendre que des essuyeuces, n'ayant nul besoin de machine, aient rejoint en masse les établissements fondés

Se diversifier et se spécialiser à la fin du XX^e siècle

Les matières premières venant de loin ne sont plus, au XX^e siècle, la seule ressource des coupeurs de la montagne : les matières plastiques parviennent ici dans les années 1920, où la bakélite va éveiller l'intérêt des fabricants de la région thiernoise.

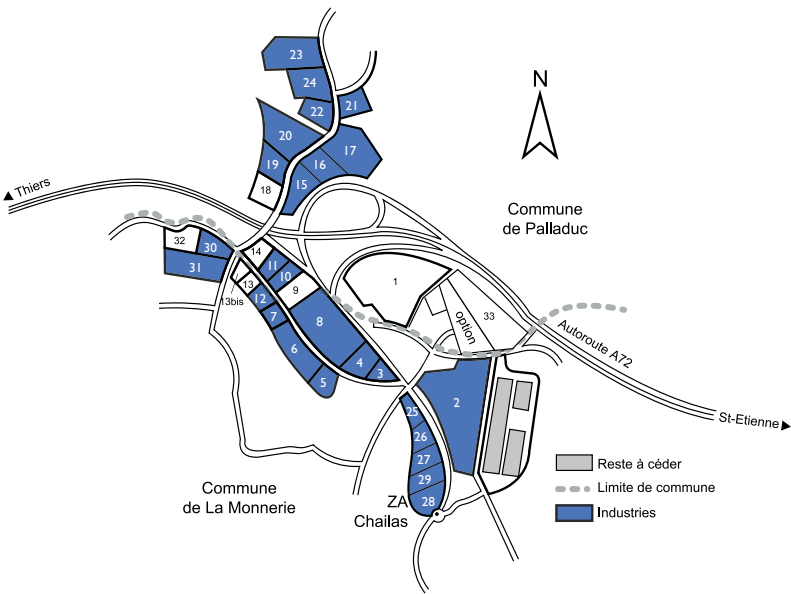
L'arrivée et le développement d'usines de plus grande importance rendent possible l'acquisition d'outillages nouveaux et d'envergure, comme les presses à injecter. De nombreux produits font alors les beaux jours des patrons thiernois, qui emploient les machines au-delà de la seule fabrication coutelière.

Ainsi M. Jean Dauphant, après avoir travaillé dès 1917 derrière la vanne de son domicile, s'enrichit dans les années 1930 avec des articles d'innox. L'usine Dauphant, située aux Sarraix (Celles), baptisée *la Sarraizienne*, se lance dans les années 1945 dans la fabrication de manches plastiques moulés par injection, puis, usant de la même technique, de peignes, et enfin de sandales de plastique exportées dans le monde entier. En 1960, alors que l'entreprise a cessé toute activité coutelière, elle emploie 240 employés... et 350 ouvriers à domicile.

A nouveau, la spécialisation des gestes, l'adaptation à la commande, la disponibilité des ouvriers de la montagne et la large emprise de la diffusion, constituent une tradition industrielle qui permet à tout un territoire de s'adapter.

2007 : LA ZONE D'ACTIVITÉS DE RACINE

(Comité d'Expansion Économique du Puy de Dôme - Annuaire des Zones d'Activités et de leurs Entreprises)



- | | |
|---|---|
| 2 Forges | 20 Fabrication outillage mécanique |
| 3 et 4 Coutellerie, fabrication | 21 Coutellerie en gros |
| 5 Coutellerie | 22 Etudes et réalisation de moules d'injection |
| 6, 7 et 8 Fabrication d'outils pour peintre et d'outillage à main, objets de décoration, rénovation | 23 Découpage, emboutissage |
| 10 et 12 Injection thermo plastiques, fabrication d'outillage, bureau d'études, découpe laser | 24 Fabrication de mèches de tires-bouchons |
| 11 Négoce coutellerie | 25 Boucherie, salaisons, conserves, charcuterie |
| 15 Mécanique | 26 Transformation de matières plastiques |
| 16 Fabrication cartonnages, thermoformages, plv, classeurs | 27 Négoce acier |
| 17 Injection plastique, transformation de matières plastiques | 28 Vente de films, emballages à façon, machines d'emballages, emballages plastiques |
| 19 Coutellerie | 29 Fabrication de moules et de matrices de découpe, moulage alu |
| | 30 Traitements thermiques |
| | 31 Découpage |

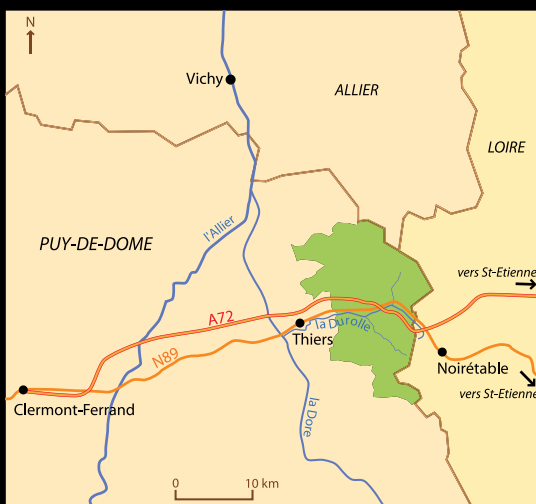
Palladuc, le Mas :
Usine d'emboutissage Dall'Anese.



Arconsat, Celles-sur-Durolle, Chabreloche, La Monnerie-le-Montel, Palladuc, Sainte-Agathe, Saint-Rémy-sur-Durolle, Saint-Victor Montvianeix, Viscomtat et Vollore-Montagne: dix communes « au dessus » de Thiers se partagent un territoire de montagne.

Là, en bord de rivière, dans les bois, ou sur les escarpements, s'est implantée une très importante activité coutelière depuis le XV^e siècle. Le paysage, l'occupation de la montagne, l'architecture y sont le fruit d'une activité qui fut industrielle avant l'heure, et où l'on a été longtemps ouvrier en hiver et paysan en été.

Autour des plateaux industriels aujourd'hui en activité, se lisent les traces des ateliers où ont œuvré des centaines de mains ; et l'on trouve, au fil d'un paysage rural, une organisation du travail qui fait de la montagne une grande industrie.



L'Inventaire recense, étudie et fait connaître le patrimoine historique et artistique de la France. Les *Parcours du Patrimoine*, conçus comme des outils de tourisme culturel, sont des guides sur les chemins de la découverte.



ISBN : 978-2-914528-42-9

LieuxDits
Editions

Prix : 7,00 €

